

---

---

# IV – Les transformations du Néolithique

---

---

On désigne traditionnellement par le terme de néolithique (« âge de la pierre nouvelle») la période marquée par l'apparition d'une nouvelle technique : le polissage des pierres. Cela provient de l'époque où les études préhistoriques reposaient surtout sur l'étude des outils en pierre. En fait, après deux millions d'années de charognage, de chasse, de pêche et de cueillette, l'espèce humaine, vers - 12 500, commence à modifier son rapport à la nature : c'est le début de l'Épipaléolithique suivi du Mésolithique (de -12500 à -9500 environ, avec des chronologies différentes selon les régions du monde) puis du Néolithique. L'époque est marquée par la fin des temps glaciaires et un radoucissement généralisé, accompagné en Europe d'un important développement du couvert forestier et d'une modification des faunes (disparition des espèces grégaires de milieu ouvert, en particulier du mammouth ; montée du renne vers le Nord ; développement des espèces forestières, notamment le cerf ou le sanglier). L'homme se sédentarise, « invente » l'agriculture, se met à pratiquer l'élevage, fabrique de la céramique et polit la pierre. Certains chercheurs ont ainsi évoqué à ce propos une « révolution » néolithique. Pas si simple, en fait, car, d'un endroit à l'autre, la chronologie, l'ordre des évolutions et leur durée sont très différents...

## 1 – La sédentarisation précède l'agriculture

Pendant longtemps, on a expliqué le processus de néolithisation par une contrainte du milieu naturel, qui aurait poussé les hommes à rechercher des moyens accrus pour s'alimenter. Le passage à l'agriculture aurait pu être dû à des évolutions climatiques : la sédentarisation se serait déroulée dans un contexte climatique favorable mais, vers -10 000, un retour de glaciation aurait provoqué un assèchement au Proche-Orient, obligeant les populations à trouver d'autres sources de nourriture. A été également évoquée la pression démographique née de la sédentarisation comme moteur du passage à l'agriculture.

Aujourd'hui, les chercheurs pensent plutôt que la réponse n'est pas matérialiste et que l'économie n'a pas été la cause mais plutôt la conséquence de cette évolution. Les chasseurs-cueilleurs avaient sans doute observé le cycle de reproduction des plantes depuis longtemps puisque l'homme consommait au Proche-Orient des céréales et des légumineuses depuis au moins 20 000 ans (site d'Ohalo II en Israël) ; mais il n'est alors pas pour autant devenu agriculteur.

Il semble plutôt que, à un moment donné de son histoire, l'homme a recherché d'autres modes de vie ; c'est un choix culturel qui a impliqué de nouvelles règles de vie en commun, le sentiment d'appartenir à une même communauté, clairement identifiée ; cette appropriation d'un territoire s'est accompagnée de la conservation près de soi, dans des nécropoles ou sous la maison, des ancêtres qui authentifiaient la possession de l'espace et la filiation dans le temps. Cette initiative nécessitait de disposer à proximité d'eau, de graminées, d'animaux à chasser, d'espèces domesticables. La sédentarisation résulte donc de la rencontre entre un projet et un environnement favorable.

Le néolithique européen puise ses origines au Proche-Orient (du Sinaï au sud-est de la Turquie). La première culture néolithique au Proche-Orient est celle des Natoufiens, entre -12 000 et -10 000 (du nom d'un cours d'eau en Israël, le Wadi El-Natouf). Installés dans des huttes rondes de 3 ou 4 mètres de diamètres, légèrement creusées dans le sol (en évidente continuité avec le nomadisme), ils se livraient à la cueillette systématique de blé et d'orge sauvages et stockaient les grains dans des fosses-silos, ce qui permettait à une famille de quatre ou cinq personnes de subsister une grande partie de l'année. Ils vivaient dans un environnement où poussaient des amandiers et des pistachiers sauvages, avec la présence de chèvres et de moutons sauvages ainsi que de boeufs et de sangliers. Ils ont commencé par domestiquer le chien (vers -10 000), non pour des raisons alimentaires mais

pour la chasse et la défense.

De même, le gisement de Mureybet (Syrie) témoigne du passage du Paléolithique au Néolithique vers 8 000 ans avant J.C. ; Les hommes étaient alors semi-sédentaires, la permanence de leurs habitats s'affirmant progressivement ; ils occupaient les zones les plus favorables, comme les bords de lacs poissonneux où poussait l'ajonc servant à la fabrication de textiles, ou comme des collines riches en graminées sauvages ; les derniers chasseurs-cueilleurs bénéficiaient d'un climat très favorable ; ce fort attachement à une région fertile a abouti à l'agriculture et à l'élevage.

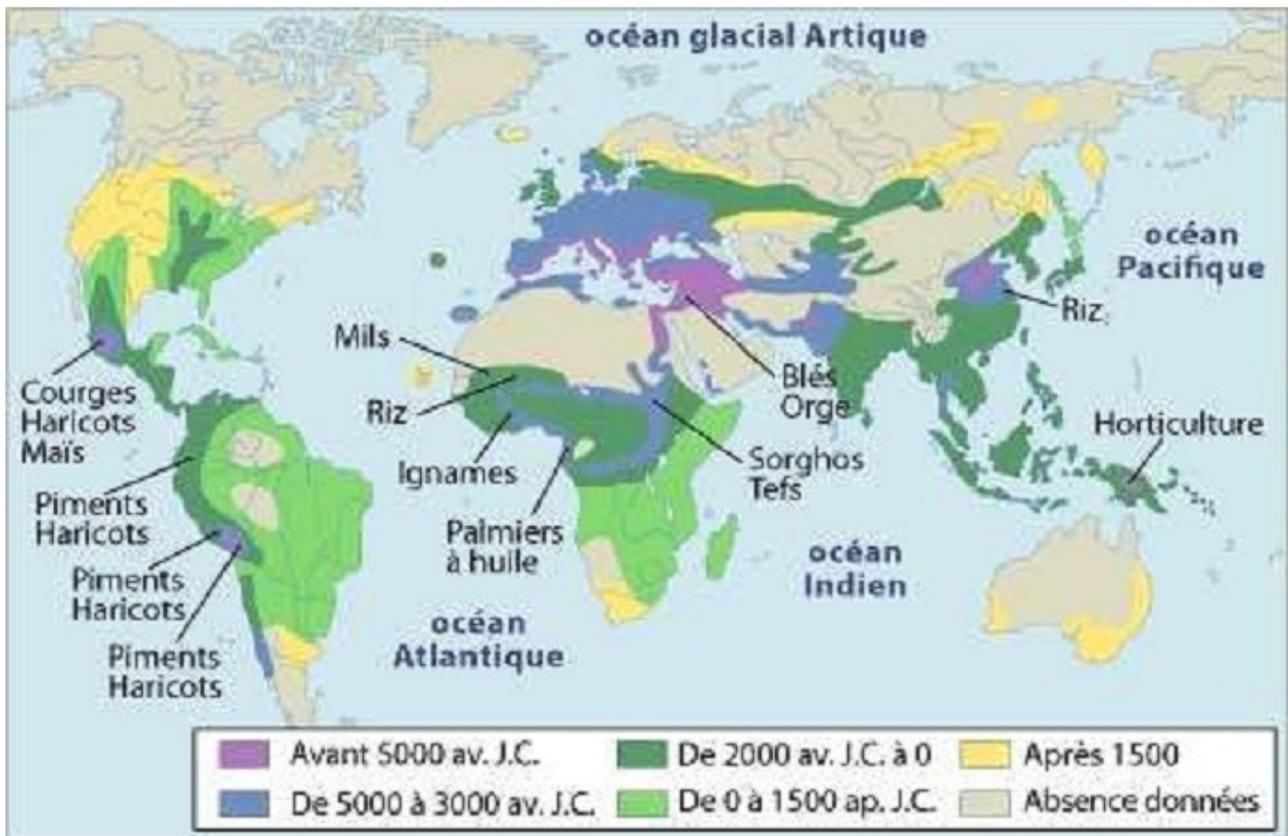
Certains de ces chasseurs-cueilleurs resteront très longtemps sédentaires au nord de l'Eurasie, au Japon et sur la côte nord-ouest des Etats-Unis et du Canada, en Europe de l'Ouest (chasseurs-pêcheurs de l'Algarve au Portugal) : cela semble avoir été lié à la présence de ressources aquatiques (poissons, coquillages, mammifères marins) auxquelles s'ajoutaient la chasse et quelques expérimentations agricoles. Ainsi, au Japon, la culture de Jomon s'est échelonnée depuis -12 000 jusqu'au début de notre ère ; or, ces chasseurs-cueilleurs qui connaissaient la poterie n'ont pas basculé dans le néolithique. De même, vers 5 500 à 5 000 ans avant J-C, la société du site de Lepenski Vir, aux Portes de Fer en Yougoslavie, en cours de néolithisation, réalisait d'étonnantes sculptures en forme d'homme-poisson : l'absence de membres fait penser au poisson, la tête porte une grosse bouche ; les yeux et le nez sont ceux d'un anthropomorphe. Les maisons de Lepenski Vir étaient construites face à une montagne sacrée, située en territoire roumain de l'autre côté du Danube ; dans chaque « maison », il y a un foyer au centre et des sculptures qui ont jusqu'à cinquante centimètres de hauteur et sont disposées près des foyers dont elles devaient assurer la protection. Les habitants étaient des pêcheurs qui tiraient leurs ressources du Danube, mais ils connaissaient déjà certaines innovations néolithiques. Par exemple, le sol de leurs maisons était recouvert d'une sorte de plâtre ; ce matériau était fait de chaux éteinte mélangée avec du charbon de bois ; il constituait un isolant contre l'humidité. Les préhistoriques vivaient regroupés dans un village mais ne connaissaient pas la poterie. De plus, ils utilisaient toujours des microlithes, petites armatures en silex, et ne pratiquaient ni l'agriculture, ni l'élevage.

Ainsi, la sédentarisation, même si elle s'est accompagnée d'un intérêt particulier pour les plantes comestibles et la présence d'animaux, n'a pas impliquée le développement de l'agriculture et de l'élevage, processus de temps long dont l'aboutissement ne verra le jour que plus tard.

## **2 – Le choix de l'agriculture et de l'élevage**

C'est sans doute encore un choix culturel qui a donné à l'homme l'idée de prendre le contrôle de ses ressources nutritives. Entre -10000 et -5000, plusieurs foyers de néolithisation, indépendants les uns des autres, apparaissent dans le monde, d'abord au Proche-Orient (blé, orge, mouton, chèvre, porc et boeuf), puis au Mexique et dans les Andes (maïs, courge, haricot et lama), en Chine (millet, riz, porc, poulet et boeuf) et en Nouvelle-Guinée (taro – un tubercule – et banane).

Les premiers essais de culture des céréales ont lieu au Proche-Orient vers -9 500, les premières formes domestiques apparaissant mille ans plus tard, l'homme ayant compris que, en sélectionnant les plus gros épis et en plantant leurs graines, il pouvait obtenir des récoltes abondantes. Malgré le surcroît de travail qu'elle demande, l'agriculture permet aux groupes humains de ne pas se scinder quand ils ont atteint une certaine taille (comme c'est le cas pour le mode de vie chasseur-cueilleur) et maintient ou renforce des relations sociales fortes. Les animaux domestiques, quant à eux, datent de -8 000 environ : le mouton et la chèvre d'abord (en Iran actuel), le porc (en Asie), le bœuf (en Europe continentale), le cheval (en Asie centrale), sans doute parce qu'il est plus facile d'attraper les animaux quand ils sont en enclos ou près des huttes. On peut également contrôler leur reproduction et disposer d'une réserve de viande permanente et moins aléatoire que la chasse. On peut supposer que le gibier se faisait plus rare ou que chasser sur des territoires peuplés d'hommes sédentarisés devenait moins facile.



### Les foyers de néolithisation

(extrait du site <http://geolibertaire.org/planete/Prehistoire/neolithique.html>)

Les villages pleinement agricoles apparaissent au Proche-Orient aux alentours de -7 500. Vers -7 000, on constate la présence de très gros villages (peut-on parler de villes ?) au Proche-Orient réunissant plusieurs milliers d'habitants comme Jéricho ou Çatal Hüyük (en Turquie actuelle). D'abord de forme circulaire ou ovale, les maisons sont par la suite devenues quadrangulaires, ce qui permettait de leur ajouter des extensions et de créer ainsi un urbanisme ; parfois à un étage, elles étaient bâties en matériaux divers (bois, pierre, boue, brique moulée et séchée au soleil), avec des espaces intérieurs subdivisés par des murets et des banquettes. À Çatal Hüyük, créée vers -6500 et occupée pendant un millénaire, on avait adopté un système de module : les murs étaient faits de terre séchée au soleil et les toits de branches recouvertes d'argile ; les maisons n'avaient pas de portes, on y entrait par le toit ; à l'intérieur, l'unique pièce sans meubles abritait une banquette pour l'inhumation des défunts de l'année ; certaines étaient ornées de peintures de grandes qualités (par exemple, un chasseur, vêtu d'une peau de léopard, brandissant un arc ; des chasseurs semblant danser ; une chasse aux bovidés...). Les murs construits sur les côtés extérieurs à la petite ville étaient renforcés pour former un rempart ; des traces de fortifications apparaissent également dans d'autres sites (tours de Jéricho).

## 3 – La diffusion de la néolithisation

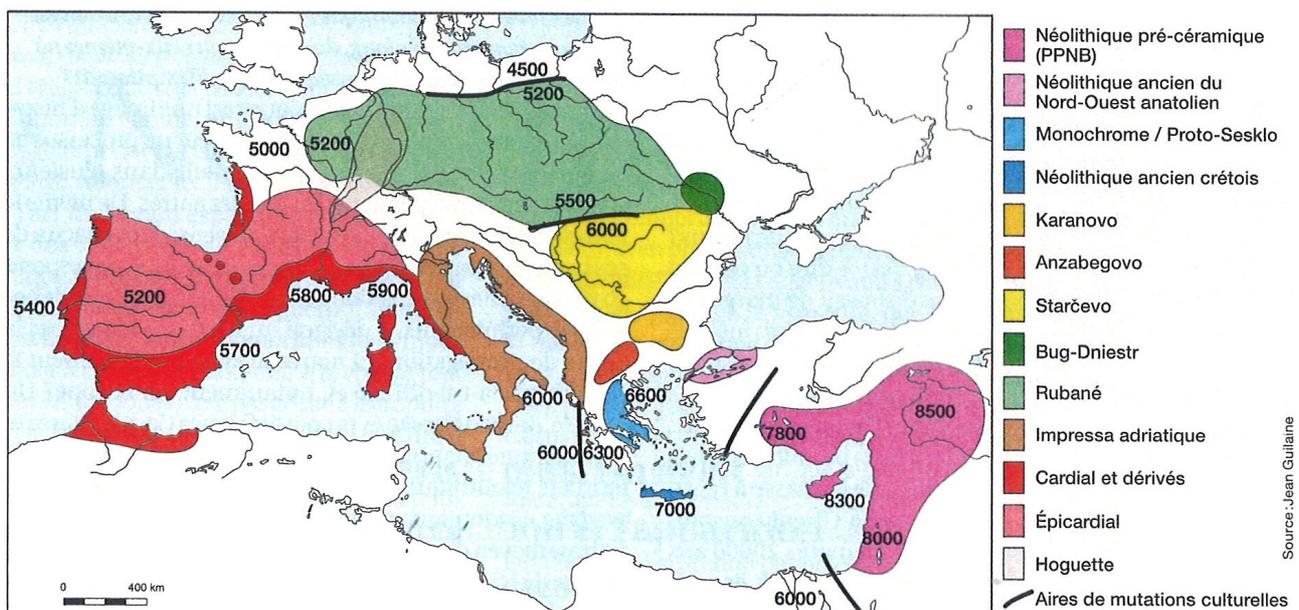
### a - Deux modèles

La néolithisation s'est diffusée à partir de ces foyers primaires. En ce qui concerne l'Europe, on sait maintenant par les études génétiques que le blé que l'on y trouve, même le blé sauvage, est originaire du Proche-Orient. Même les moutons, les chèvres, les bœufs et les porcs viennent d'Orient. L'expansion du néolithique en Europe s'est faite d'Est en Ouest, entre -6 000 et -4 000.

Selon le modèle classique dit de la « vague avancée » proposé par Luca Cavalli-Sforza et Albert Ammerman, les fermiers néolithiques, portés par leur démographie et un système économique performant, se seraient propagés au rythme moyen d'un kilomètre par an entre Proche-Orient et Europe du Nord-Ouest, cette progression s'accompagnant d'un grand mixage de gènes avec les populations autochtones.

Jean Guilaine conteste ce schéma mécaniste, soulignant, d'une part, qu'il n'est pas en phase avec les données aujourd'hui disponibles de la chronologie, d'autre part, qu'il ne tient pas compte de la variabilité culturelle qui scande la progression du Néolithique à travers le continent. Il propose donc un modèle de diffusion dit « arythmique » (cf carte sur *l'expansion des cultures en Europe*) : observant que le Néolithique semble connaître des phases d'expansion plus ou moins rapides, ponctuées de moments de pause avant que ne survienne une nouvelle impulsion, il considère que ces moments de pause correspondent à la fois aux limites de progression d'un grand ensemble culturel et, parallèlement, à des phases de fermentation, de recomposition au cours desquelles s'élabore un autre complexe qui, une fois constituée, prendra le relais pour porter rapidement vers d'autres frontières les acquis du Néolithique. Ainsi pourrait s'expliquer que la marche des agriculteurs s'effectue suivant des rythmes variés et qu'elle ne corresponde nullement à la propagation d'une « culture type ». L'économie de production (agriculture et élevage) est comme portée par des milieux culturels qui ne cessent de se transformer d'Est en Ouest. Plus le Néolithique progresse vers l'Ouest, plus il se transforme, s'exprimant dans des configurations totalement différentes de celles qui avaient présidées à sa naissance (par exemple, à l'ouest, refus du gros village au profit d'un modèle de fermes).

**L'expansion des cultures néolithiques en Europe d'après Jean Guilaine**  
(extrait de *Sciences humaines*, mars 2009, n° 202, p. 30)



Modèle de diffusion « arythmique » de l'agriculture en Europe, avec les principales frontières culturelles.

Les datations montrent que le Néolithique ne s'est pas répandu comme une trainée de poudre, mais que ce fut un processus lent, avec des phases d'arrêt et de reprise.

**b – Deux courants de diffusion**

Les scientifiques distinguent classiquement deux grands courants de diffusion du Néolithique vers l'Europe, en fonction des faciès de poterie.

**Le premier courant est méditerranéen** et correspond aux conditions naturelles de départ. Il suit les côtes méditerranéennes et progresse en « sauts de puce » côtiers. Les agglomérations sont de taille réduite et la poterie est décorée par impression de poinçons et de coquillages, notamment d'un

coquillage appelé « cardium » d'où le terme de « *cardial* » pour désigner ce courant. À Châteauneuf-les-Martigues (Bouches-du-Rhône), près de Marseille, un abri sous roche bien exposé au soleil a ainsi été occupé depuis le VII<sup>ème</sup> millénaire avant J-C, au passage du Mésolithique au Néolithique ; les hommes du Mésolithique étaient des chasseurs et des pêcheurs et utilisaient de petits éléments de silex, les microlithes ; les couches archéologiques correspondant à cette période révèlent beaucoup de foyers faisant penser à une probable activité de conservation du poisson. Les néolithiques, quant à eux, fabriquaient des poteries et pratiquaient l'agriculture et l'élevage ; les microlithes du Néolithique se retrouvent sous forme d'éléments de faucille et de pointes de flèche. La céramique de Châteauneuf-les-Martigues est une céramique « cardiale », céramique qui n'est connue ni en Grèce ni en Anatolie, n'étant présente que dans la partie occidentale de la Méditerranée, ce qui prouve encore que les civilisations étaient originales et assez repliées sur elles-mêmes en dépit des échanges commerciaux qui les reliaient. Dans le Languedoc, les maisons des bergers du Néolithique ont des murs en pierre sèche très épais, avec des toits recouverts de végétaux (ainsi sur le site de Cambous à Viols-en-Laval dans l'Hérault, -2800 à -2400) ; les maisons sont regroupées et peuvent être fortifiées (par exemple, avec une enceinte pourvue d'une dizaine de tours sur le site de Lébus à Saint-Mathieu-de-Trévières dans l'Hérault, vers -2400). Dans cette région, à partir de 8000 ans avant J.C., le réchauffement du climat a permis le développement d'une forêt, la chênaie. Après deux mille ans de travail intensif, les néolithiques, installés vers -5 000, ont provoqué une véritable catastrophe écologique vers -3 000. Les défrichements par le feu, le pâturage des chèvres et l'exploitation de sols peu fertiles vont rompre l'équilibre naturel et empêcher le renouvellement du paysage initial. Ainsi, la buxée va remplacer la chênaie. La conséquence négative de la néolithisation a donc été une désertification qui s'est poursuivie jusqu'à maintenant.

*L'autre courant (dit « danubien »)* colonise de façon plus dense l'ensemble de la péninsule balkanique jusqu'au Danube et aux Carpates. Les villages occupent plusieurs hectares, les maisons sont quadrangulaires, avec environ 5 mètres de côté, aux murs de bois et de terre, aux toits à forte charpente et à double pente en chaume. Ces maisons collectives devaient abriter plusieurs familles, présentaient un intérieur cloisonné et chaque pièce disposait d'un foyer. Ces agriculteurs utilisaient l'herminette, ne connaissaient pas l'araire et n'utilisaient pas la fumure ; ils devaient changer de terre à chaque génération. À Bilani, en Tchécoslovaquie, on a constaté qu'à l'occasion de mariages, les agriculteurs néolithiques allaient construire des maisons en dehors du village, là où il y avait de nouvelles terres à défricher. Le blé était la principale plante cultivée, l'orge venant ensuite. En remontant la vallée du Danube, on arrive dans des régions occidentales où s'est développé un monde original et spécifique du Néolithique, celui dit des « cités lacustres ». Il s'agit de villages dont les maisons étaient adaptées à des milieux humides pouvant subir des fluctuations. Il y a beaucoup de polémiques à propos de ces cités lacustres. Étaient-elles vraiment construites sur l'eau ou seulement sur les rives ? Certains archéologues soutiennent que l'entretien de maisons sur l'eau était impossible à l'époque. Pourtant, l'ethnologie a fourni la preuve que cela était possible (cf comparaison entre les sites lacustres néolithiques et un site du Bénin). Les fouilles récentes, plus précises, montrent que les différentes possibilités existaient. Les pilotis sont une réalité et préservent bien le sol des maisons de l'humidité. Le grand intérêt des sites lacustres est la préservation d'objets en matière périssable conservés dans l'eau, à l'abri de l'oxygène. On trouve entre autres des manches de haches et des crosses, des gobelets et des roues en bois. Les plus anciens exemples de roues, en Europe occidentale, datent du III<sup>e</sup> millénaire avant J-C et viennent de Suisse (à Auvernier) et d'Italie.

La poterie, d'une grande qualité technique, est décorée de motifs géométriques peints en blanc, noir et rouge. Après une pause due à une dégradation du climat, la colonisation reprend vers -5000, en s'adaptant à un climat plus tempéré (par exemple, les chèvres et moutons cèdent la place aux bœufs et aux porcs). En Europe centrale apparaît une nouvelle culture dite « rubanée » (du fait des lignes gravées sur la pâte fraîche des poteries). Cette culture connaît une expansion très importante, de l'Atlantique à la mer Noire et de la Baltique aux Alpes. Cette expansion rapide vient du refus des

villageois de dépasser un certain seuil (environ 200 habitants), ce qui entraîne des départs permanents. Les maisons sont longues (de 10 à 40 mètres), à ossature en bois et en torchis, trop grandes pour que cela soit seulement lié à des raisons architecturales. Des réseaux d'échange de silex ont été avérés sur plusieurs centaines de kilomètres, renforçant et témoignant de la cohérence de cette culture.

En s'étendant, les agriculteurs néolithiques refoulent ou assimilent les populations indigènes de chasseurs-cueilleurs, trop peu nombreuses pour résister. Elles ne demeurent que dans des espaces marginaux qui n'intéressaient pas les agriculteurs, sur les bords de la Baltique ou de l'Atlantique. Jean Guilaine souligne que la diffusion du Néolithique est un processus complexe et varié comme le montre de nombreuses études récentes :

- en Crète, vers -7000, l'apparition subite du blé, de l'orge et des animaux domestiques indique la maîtrise de savoirs de souche externe ; dans le même temps, l'équipement lithique de ces populations semble se rapporter à un substrat autochtone ;
- à Corfou (site de Sidari), la néolithisation semble s'effectuer par des autochtones empruntant des techniques externes (céramique, domestication de la chèvre et du mouton) ; ce n'est que dans un second temps, après un hiatus (sans matériel archéologique retrouvé), qu'apparaît sur ce site le Néolithique ancien à céramique imprimée de type adriatique ;
- en Languedoc, ce sont des agriculteurs-éleveurs de souche sud-italique qui introduisent vers -5700 le Néolithique sur les côtes méditerranéennes françaises, le Néolithique cardial auquel on attribuait auparavant cette initiative ne représentant en fait qu'une étape secondaire de ce processus ;
- en Afrique, la néolithisation s'effectue en deux temps : vers -6 000, les gens du Proche-Orient sont arrivés aux portes du Nil et l'Égypte a adopté des animaux domestiques et des plantes issus du Sud-Ouest asiatique ; puis le continent africain a donné naissance à une agriculture autochtone plus tardive, pas avant -2 000, avec la domestication du mil, du riz africain et du sorgho.

#### **4 – Nouvelles pratiques, nouvelles techniques**

***Les céréales constituaient l'alimentation de base.*** Pour la récolte, on utilisait des faucilles en bois dans lesquelles étaient enchâssées des lamelles de silex. Les graines domestiques du Néolithique se distinguent bien des graines sauvages. Pour que la moisson soit possible, il faut que les graines mûrissent en même temps alors que la nature a intérêt à étaler leur maturation pour ne pas être prise au dépourvu, dans la plantation naturelle, en cas de mauvaises conditions climatiques passagères. L'agriculteur a aussi intérêt à ce que les grains soient gros et les balles facilement détachables. Pour obtenir ces caractéristiques, il a opéré une sélection durant plusieurs siècles pour aboutir à des formes mutantes domestiques. Après la récolte, on conservait une partie de la semence pour la saison suivante et on torréfiait le reste pour la consommation. La torréfaction avait pour but d'empêcher la germination. Pour produire la farine, les grains étaient écrasés sur des meules dormantes que l'on trouve encore dans les champs et dans les gisements archéologiques. Au Néolithique, on ne fabriquait pas de pain car la levure n'était pas encore connue. On préparait des galettes cuites au four sur des plats en argile. À Asparn, en Autriche, des fours néolithiques ont été reconstitués. Certaines formes élaborées disposaient d'une chambre de chauffe. Ces pratiques tout à fait modernes existaient vers -5000.

***La chasse demeure néanmoins, tout au long du Néolithique, une activité essentielle.*** Ainsi, les scènes néolithiques de l'art du Levant espagnol présentent essentiellement des « histoires de chasse » ; l'homme néolithique s'affiche essentiellement comme un détenteur d'armes (de chasse et/ou de guerre) comme le montre le mobilier funéraire. Pour continuer à chasser et conserver à la chasse tout son poids social, les néolithiques n'ont pas hésité à introduire des bêtes sauvages dans

des biotopes insulaires. Ainsi, avant le début du Néolithique, il n'y avait pas d'habitants dans la plupart des îles de la Méditerranée ; la navigation étant rendue possible par la construction de grandes pirogues monoxyles dont les plus anciennes connues sont datées de -6 000, les néolithiques, généralement à la recherche de matières premières, débarquèrent sur les îles où ils construisaient leurs maisons, commençaient à cultiver la terre, élevaient les animaux amenés avec eux (mouton, porc) ; mais ils ont aussi transporté des animaux du continent vers ces îles dans le but de créer de véritables réserves de gibier à chasser, par exemple le daim à Chypre vers -8000 et le cerf en Sardaigne au IV<sup>e</sup> millénaire. Ces groupes se sont développés de façon autonome, avec leur originalité culturelle, la céramique en étant le témoin privilégié avec ses formes et ses décors variés, ses faciès locaux.

À la fin de la dernière glaciation (vers -10 000), l'arc et les flèches supplantent la sagaie et le propulseur dont la puissance était limitée par le manque de précision. C'est en Allemagne, près de Hambourg, que l'on a découvert les plus anciennes flèches, datées de -8 000 ; deux arcs ont également été découverts, plus récents de 3 000 ans. Les arcs sont en bois d'if (que l'on utilise toujours) et les flèches en bois dur comme le cornouiller. La construction d'un arc et de flèches, qui doivent être parfaitement droites, était un travail minutieux qui demandait beaucoup de temps et d'adresse. Précis jusqu'à une trentaine de mètres, l'arc permettait aux hommes du Néolithique de tuer n'importe quel gibier. On a même retrouvé des squelettes humains percés de flèches à Feldmeilen en Suisse (vers -4 000) et à Porsmose au Danemark.

Les nouveaux besoins de la population se traduisent par *l'apparition de la céramique* ; il faut en effet pouvoir conserver les aliments, les mettre à l'abri des animaux, les cuire (notamment pour bouillir les aliments, ce qui est plus facile dans des récipients en « dur »). Cette découverte se fait en différents endroits du monde entre -10 000 et -4 000 ans, antérieurement et indépendamment de l'agriculture ; elle devient systématique et se perfectionne ensuite : après les premières poteries en « cordes » (un ruban de pâte disposé en rangs successifs, humidifiés et lissés), des tours de potiers apparaissent vers -2500 ; les techniques de cuisson évoluent également avec les fours à ciel ouvert d'abord (poteries à teinte rouge), puis avec la faible circulation d'air inventés dans les Balkans (poteries noires). À la fin du néolithique, on passe aux poteries peintes. Si les styles se différencient localement, on ne note pas de grands échanges comme cela a été le cas pour les pierres taillées. Avec les débuts de l'agriculture se répand *le polissage des outils* (qui intervient après une phase de taille « classique »), polissage connu déjà au Paléolithique mais rare ; il permet un défrichage plus efficace avec des houes et des herminettes aux tranchants réguliers et résistants. Ces outils se généralisent autour de -4 000 ans. Néanmoins, toutes les lames sont loin d'être polies, l'objet en pierre polie étant un objet raffiné ; la technique de taille s'est sensiblement améliorée au Néolithique, la production de tranchant pour un volume donné de silex ayant été doublé (de 20 m à 40 m pour un kg de silex) ; les micro-lames en silex permettent par exemple la réalisation de pointes de flèches et de lames de faucilles.

*La croissance démographique* observée au Néolithique a favorisé le développement de nouvelles techniques. En effet, de récentes découvertes dans des sépultures ont montré que la proportion de jeunes (enfants et adolescents) y était d'un tiers contre 10 % à la fin du Paléolithique. Pour expliquer cet accroissement est avancée l'idée que la période d'allaitement des femmes qui n'étaient plus obligées, avec la sédentarisation, de transporter leurs enfants a été écourtée, ce qui a pu précipiter le sevrage, provoquant une fécondité plus rapide. Cette croissance de la natalité peut expliquer le passage des agriculteurs, vers -3000, à la traction animale (avec le boeuf), les inventions de la roue et de l'araire pour travailler les sols lourds, techniques permettant des récoltes plus abondantes. C'est aussi la période où se développe l'industrie néolithique pressignienne, caractérisée par la production au Grand-Pressigny (Indre-et-Loire), au cours du III<sup>e</sup> millénaire, de grandes lames en silex pouvant atteindre 40 cm, débitées selon une méthode complexe à partir de nucléus dits « en livre de beurre » (par analogie avec la forme des mottes de beurre du XIX<sup>e</sup> siècle) ; la région est un lieu de production important et les silex pressigiens, objets de commerce, sont exportés sous formes de lames brutes ou transformées en poignard dans toute l'Europe.

À la fin du III<sup>e</sup> millénaire, les lames pressigiennes sont peu à peu supplantées par les poignards en bronze. ***La métallurgie est en effet une des innovations du Néolithique***, même si sa pratique n'arrive que plus tard en Europe occidentale ; elle a commencé à se développer avec l'orfèvrerie et le travail du cuivre. Alors que le site de Çatal Hüyük n'a livré que quelques bouts de cuivre et de plomb, la métallurgie apparaît ainsi réellement en Bulgarie dans le courant du Ve millénaire avant notre ère ; les sépultures de Varna, datées du Ve millénaire et du début du IV<sup>e</sup> millénaire ont livré des haches en cuivre, des haches en pierre polie au manche décoré de tubes d'or, des bracelets en or, des appliques en or cousues sur des coiffes...

C'est également au Paléolithique que sont élaborées ***des proto-écritures***. Ont été ainsi découvertes sur le site de Jerf el-Ahmar (Syrie) quatre plaquettes en pierre portant des motifs gravés au début du Néolithique, vers -9000, motifs qui ne peuvent être considérés comme de simples oeuvres d'art à vocation décorative mais plutôt comme un aide-mémoire destiné à conserver la trace matérielle de quelque chose auquel les habitants du lieu tenaient particulièrement (une idée, un rite, une histoire familiale ou individuelle...). À Karanovo (Bulgarie), des sceaux en pierre ou en argile cuite servaient au Ve millénaire à imprimer des signes sur de l'argile crue, des peaux ou d'autres matières organiques. Ces signes n'ont pas été déchiffrés mais ils devaient être utilisés pour des tractations économiques, sociales ou religieuses. On en trouve aussi sur des statuettes. À Tartaria (Roumanie), on a trouvé des tablettes datées de -5300 portant des pictogrammes. Ils représentent des personnages, des chèvres, des têtes d'animaux, des gobelets et constituent une première écriture. À la différence des écritures pictogrammiques de Mésopotamie et des écritures hiéroglyphiques d'Égypte des environs de 3 000 avant J-C, cet essai n'aura pas de suite. L'Europe n'exploitera pas cette pré-écriture alors que la Mésopotamie passera des pictogrammes à l'écriture cunéiforme et que l'Égypte conservera ses hiéroglyphes.

## **5 – Une société nouvelle**

### ***a – Une hiérarchisation de la société***

Le développement de l'agriculture, des échanges entre groupes humains (notamment de pierres polies), l'apparition du travail des minerais (le cuivre et l'or, des métaux mous, sans efficacité guerrière, dans la deuxième moitié du Néolithique) semblent avoir été à l'origine, vers -4500, d'une hiérarchisation de la société avec la naissance d'une élite. Ainsi, certaines des tombes de la nécropole de Varna (Bulgarie) ne contenaient que des ossements tandis que d'autres renfermaient aussi des objets de prestige tels que des bijoux, des sceptres en or et des lames de silex, longues de 45 cm, qui n'ont pas de but utilitaires ; de même, en Bretagne, l'élite est inhumée avec des parures et de longues haches vertes de 40 cm de long dont la pierre vient du mont Viso, dans les Alpes. Ainsi, une partie du corps social produit des objets de prestige sans utilité directe et des réseaux commerciaux se mettent en place.

### ***b – De nouvelles maladies***

La sédentarisation et la croissance démographique font émerger de nouvelles maladies. La domestication du bétail et l'attractivité que représentaient les installations humaines pour d'autres animaux (rongeurs, chiens, insectes...), du fait notamment de la disponibilité en nourriture, procura des opportunités aux pathogènes de passer d'une espèce à l'autre. C'est ainsi que la rougeole émergea il y a environ 7000 ans probablement à partir du virus Rinderpest infectant le bétail et divergea pour devenir une infection exclusivement humaine lorsque la taille et la densité des populations devint suffisamment importante pour maintenir le virus en absence du réservoir animal. De la même manière, la variole devint épidémique il y a 4000 ans, probablement en évoluant à partir d'un virus infectant le chameau, du fait de sa proximité phylogénétique avec celui de la variole. C'est la première « transition épidémiologique ».

Dans le même temps, la curiosité de l'homme s'affirme, à l'égard de lui-même d'abord, comme en témoigne la pratique de la trépanation ; ainsi, à Bougon (Deux-Sèvres), un crâne a subi trois trépanations, la personne ayant survécu aux deux premières, le chirurgien ouvrant complètement le crâne à la suite de son échec (IVe millénaire). Sur le site de Buthiers-Boulancourt (Seine-et-Marne), composé de sept maisons néolithiques de tradition danubienne occupés de -4900 à -4700 environ, une sépulture en fosse individuelle a livré le corps d'un homme dont l'avant-bras gauche a été volontairement amputé à la suite d'un violent traumatisme qui lui avait partiellement arraché l'avant-bras en brisant les os ; le patient a survécu à l'opération comme le montre la cicatrisation osseuse.

### *c – La violence et la guerre*

Le développement de l'agriculture et de l'élevage permet d'avoir des réserves de nourriture mais suscite aussi la convoitise. Les conflits sont cependant antérieurs au Néolithique. Selon Jean Guilaine, la violence s'accroît au Néolithique avec la possibilité de piller les réserves. En outre, la guerre devient un élément majeur des relations sociales, valorisant les guerriers qui pouvaient occuper une place sociale enviable. Ces violences ne semblent pas liées à des oppositions entre groupes de chasseurs-cueilleurs et d'agriculteurs et sont plutôt attestées à l'intérieur de ces groupes ethniques, tant au Mésolithique qu'au Néolithique. Ainsi, on a découvert au Soudan, vers -12000, et près du Danube, vers -7000, qu'il y avait eu des raids entre des populations de chasseurs-cueilleurs car les dépouilles sont criblées de flèches ; semblent l'attester aussi des fosses collectives comme celle de Talheim (près de Stuttgart en Allemagne), datée de -5000, comprenant seize enfants, au moins neuf hommes et sept femmes. Le décès de l'homme retrouvé momifié dans un glacier du Tyrol (surnommé « Otzi ») et daté de -3 000 à -2 500 est dû à des flèches à pointes de silex. L'hypogée de Roaix (Vaucluse), datée du Néolithique final (entre -2500 et -2100), contenait les squelettes d'une cinquantaine de personnes, hommes, femmes et enfants enterrés hâtivement en même temps, en parfaite connexion anatomique, sans élément de parure, avec uniquement des petits vases ; des pointes de flèches étaient plantées dans les corps, au milieu du thorax et certaines dans les os ; l'archéologue Jean Courtin a pu parler à propos de ce niveau archéologique de « couche de guerre », trace très probable d'un massacre collectif. De même, des traces de combat (nombreuses pointes de flèches tranchantes en silex) ont été retrouvés au camp de Chez Reine à Semussac (Charente-Maritime, IIIe millénaire).

Les peintures rupestres du Levant espagnol (-8000-5000) révèlent le côté agressif qui caractérise le Néolithique. Outre des scènes de chasse avec des hommes, équipés d'arcs, qui sont alignés pour barrer la route d'une harde de Cervidés ou pour affronter un énorme taureau, il y a aussi, et pour la



**Combat d'archers dans un abri de Morella, province de Castellón, Espagne (extrait de Wikipedia)**

première fois, des scènes de guerre montrant des affrontements de groupes alignés, ordonnés, et portant les mêmes armes. Progressivement, les villages s'établissent sur des hauteurs et se fortifient. À Sesklo (Grèce), vers -4000, le village rappelle encore ceux d'Anatolie ; les maisons sont cependant construites en pierre, de manière cependant moins serrée, et entourées d'un rempart plus autonome des murs des maisons ; puis y apparaissent des maisons plus importantes, maisons de réunions pour les sociétés égalitaires ou, alors, maisons de « chefs ». Un millénaire plus tard, le village de Dimini (Grèce), ne doit plus rien à ceux d'Anatolie et le côté défensif est encore plus marqué avec une citadelle au centre du village ; comme il ne compte que peu de maisons, on peut penser qu'il constituait une sorte de place refuge (un modèle « médiéval » avant la lettre, avec un « seigneur » dans sa forteresse alors que les habitants

vivaient à côté dans leurs champs, ne venant au « château qu'en cas de danger ou les jours de marché »).

En France, en ce qui concerne les fortifications, on retrouve en partie ce que l'on observe à Dimini. Ainsi, près de la nécropole de Bougon (Deux-Sèvres), les photographies aériennes ont montré la présence d'un camp néolithique avec des fossés, un rempart et un système d'entrée assez complexe ; à Nieul-sur-l'Autize (Vendée), le camp est entouré de trois remparts et de fossés, avec une entrée en chicane fortifiée ; le camp de Chez Reine à Semussac (Charente-Maritime), entouré de fossés et de remparts, pourvus également d'entrées à chicanes, couvre trois hectares. Ces vastes enclos n'étaient pas des « châteaux-forts », l'habitat y apparaissant très restreint, apparemment souvent réduite à une seule grande maison dont l'usage est incertain (maison collective ? maison de rassemblement ? maison à caractère religieux ?) ; plus probablement, ils avaient une fonction protectrice, avec pour mission de rassembler les troupeaux d'animaux domestiques, en premier lieu les boeufs, puis les moutons, les empêchant de se disperser tout en les protégeant d'agressions extérieures.

## 6 – Le mégalithisme

### *a – L'invention des dieux ?*

Traditionnellement, le Néolithique est perçu comme l'époque où l'homme invente les divinités. Cette vision est à nuancer.

C'est lorsque l'homme, désormais sédentaire et villageois, prend conscience, tout au long des Xe et IXe millénaires, de son aptitude à maîtriser la matière vivante, végétale et animale, qu'il se pense autrement, qu'il se met à adapter ses mythologies à ses nouvelles conditions d'existence et à les représenter. En Anatolie du Sud-Est, cet anthropomorphisme prend parfois la forme de statues, souvent masculines. Selon Jean Guilaine, cette autocélébration de l'espèce se noue, non pas autour du concept de divinité, mais d'ancestralité, dans des localités où le premier objectif était l'alliance et la parenté (pour cohabiter et s'entraider) et la reproduction (pour durer). L'ancêtre symbolise donc la lignée, la durée, le lien à un territoire, une référence, une caution ; c'est lui qu'on souhaitera rendre pérenne en prélevant son crâne (comportement déjà ancien mais qui prend alors de l'ampleur) et en procédant à un remodelage du visage enduit, peint, maquillé.

Ainsi, à Çatal Hüyük (vers -6500 à -5500), les peintures découvertes dans les maisons montraient par exemple un chasseur, vêtu d'une peau de léopard, brandissant un arc, des chasseurs semblant danser, une chasse aux bovidés, une scène où s'observe une disproportion entre des personnages et un animal ; cette disproportion était certainement voulue pour représenter un « dieu taureau ». On remarque également deux représentations humaines dont une tête décapitée qui apparaît dans un contexte funéraire au cours duquel le défunt était déposé dans la maison des morts, à l'extérieur de la ville, où les vautours venaient les décharner. Ces animaux ont aussi été représentés sur des peintures. Au printemps, on allait chercher ce qui restait des ancêtres pour les placer dans les banquettes des maisons. C'est à cette saison que ces dernières étaient repeintes. Le printemps était l'époque de la rénovation de l'habitat et de l'introduction des ancêtres. Certaines constructions apparaissent comme des sanctuaires aux pièces subdivisées par des piliers. Différents thèmes sont traités dans les alvéoles ainsi ménagées. Un thème important est celui du taureau. Des protomés de bovins étaient fabriqués à partir de vraies cornes autour desquelles la tête était modelée en argile. D'autres thèmes sont axés sur le vautour, le léopard, des hommes décapités. Il y a aussi des personnages féminins représentés par d'énormes femmes, paraissant âgées, qui font penser à une déesse mère ; ces divinités féminines se retrouvent notamment à Malte. D'autres personnages sont de sexe masculin et paraissent jeunes. Ce panthéon animalier et humain se retrouve dans l'ensemble des régions méditerranéennes vers 6 000 ans avant J.C..

C'est aux ancêtres ou à des personnages charismatiques, passés à la postérité, que l'on consacre au Ve millénaire, en Europe de l'Ouest, d'abord des tertres d'envergure démesurée (jusqu'à 300 m de

long à Passy dans l'Yonne), puis les grands caveaux mégalithiques surmontés de cairns imposants bâtis pour n'abriter que quelques sujets. Selon Jean Guilaine, ce n'est que plus tard, lorsque la pyramide sociale s'accroîtra, que les ancêtres des groupes dominants prendront plus de poids et, jusque là vénérés, deviendront de vrais divinités, les dieux apparaissant ainsi comme le produit de sociétés pyramidales.

Le mégalithisme est en effet la manifestation artistique et religieuse la plus spectaculaire du Néolithique européen. Présent également sur les îles de Malte et de Gozo, il s'est manifesté surtout sur la façade de l'Ouest atlantique, du Portugal à la Scandinavie, du VIII<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, en particulier en France. Plusieurs types de monuments sont traditionnellement distingués.

### ***b – Les pierres dressées***

Les menhirs sont des pierres dressées ; contrairement à ce que l'on a longtemps cru, les pierres élevées aux VIII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> millénaires étaient très fréquemment ornées de peintures et/ou de gravures ; si la quasi totalité des peintures ont disparu, nombre de gravures, souvent difficilement détectées, présentent des signes difficiles à interpréter : « divinité en écusson », « hache-araire », hache emmanchée, crosse, corniformes, zoomorphes. Le grand menhir d'Er-Grah à Locmariaquer (Morbihan), érigé vers -5000, mesurait plus de vingt mètres de haut, trois mètres de large et pesait environ trois cents cinquante tonnes ; il était relié à un alignement de fosses contenant dix-huit autres menhirs ; cet alignement laisse supposer l'existence d'un ancien complexe de pierres levées, érigées en file indienne, qui se tenaient alignées, de la plus grande à la plus petite, sur plus de 55 mètres en direction du nord à partir de la base du Grand menhir ; l'un de ces menhirs, également orné de plusieurs motifs, mesurait quatorze mètres de hauteur et pesaient deux cents tonnes... Le grand menhir d'Er Grah est aujourd'hui à terre, brisé en quatre morceaux. Longtemps attribuée au tremblement de terre survenue en 1722 en Bretagne, l'origine de sa destruction a été révélée tout autre par les récentes recherches archéologiques.

L'archéologue Charles-Tanguy Le Roux, lors des fouilles conduites sur le tumulus de Gavrinis (Morbihan) de 1979 à 1984, a montré que la dalle de couverture de ce tumulus portait une série de dessins piquetés (entre autres, une image interprétée comme un « cachalot » ; un « bovin » entier aux longues cornes arquées ; les cornes arquées et l'échine d'un autre « bovin »). Or, cette dalle de couverture était un bloc volontairement brisé ; il s'est avéré que les deux autres parties de cette pierre constituaient les dalles de couverture de deux dolmens de Locmariaquer : la Table des marchands, dont la dalle de couverture porte la partie manquante du « bovin » incomplet de Gavrinis ; le tumulus d'Er Grah où le troisième monolithe recouvre un coffre funéraire. Ainsi, ces trois pierres appartenaient à un menhir géant originellement dressé à Locmariaquer, à 4 km de Gavrinis, taillé dans l'orthogneiss qui affleure à 15 km de Locmariaquer ; ce menhir géant a été volontairement cassé en trois morceaux sur ce premier site après avoir été abattu, comme sans doute l'ensemble de l'alignement des menhirs géants (dont le grand menhir d'Er Grah) avant la construction des grands dolmens de Locmariaquer. Il semble donc que ces grands menhirs (que les archéologues désignent aussi sous le nom « d'idoles ») furent renversées à la fin du Ve millénaire avant notre ère et les fragments, surtout ornés, réutilisés dans d'autres constructions, particulièrement les dolmens à couloirs édifiés postérieurement ; les exemples de ces réemplois après destruction se sont multipliés depuis une vingtaine d'années (par exemple au cairn II du Petit-Mont à Arzon, Morbihan : une grande « idole en écusson » féminine a été brisée, la base étant conservée verticalement comme dalle de fond d'une chambre dolménique dont le sol n'est autre que la partie supérieure de « l'idole en écusson », enfouie dans le nouveau cairn ajouté au premier tertre jadis protégé par « l'idole » abattue).

Les destructions de menhirs et les réemplois de leurs fragments sont également attestés dans l'Algarve (Portugal) ; de nombreuses pierres dressées et ornées (piquetages, peintures) y ont été élevées à partir du milieu du VI<sup>e</sup> millénaire dans un contexte d'habitats, dans des conditions de néolithisation précoce, avant l'exploitation des céréales. Nombre d'entre elles ont été volontairement

détruites par la suite et leurs fragments réemployés, certaines avant la fin du VI<sup>e</sup> millénaire sans abandon du village, puis avant le milieu du Ve millénaire avec abandon du village. Ces pierres dressées de l'Algarve ont été interprétées comme reflétant peut-être les étapes finales de l'évolution d'une société centralisée avant sa désarticulation complète ; ils auraient été « inventés » par elle pour identifier de manière forte la communauté des dresseurs de mégalithes contre des groupes étrangers pour protéger des territoires nécessaires à l'accès des ressources naturelles sévèrement limitées ; ainsi, en s'en prenant à la lignée totémique à travers les symboles représentés sur les menhirs, la cohésion sociale interne des descendants issus du mythe était remise en cause. Quoiqu'il en soit, on retrouve dans l'Algarve et le Morbihan les mêmes successions de pierres levées monumentales précédant les chambres funéraires et les mêmes rituels de renversement des « idoles », même s'il n'y a apparemment pas de lien direct entre les deux régions et bien que les motifs de pierres soient différents. Dans les deux cas, le mégalithe dressé est support d'image et source d'exaltation mythique, remise en cause et assimilée dans les nouvelles constructions dolméniques.

Plusieurs hypothèses ont été formulées quant à ces destructions et ces réemplois :

- des réemplois purement « utilitaires », motivés par l'économie de la matière première ou la difficulté de trouver de « bonnes » pierres ;
- des réemplois montrant une certaine continuité entre les menhirs géants et les dolmens ; les « idoles » géantes brisées pourraient alors avoir été des « reliques » réutilisées à la suite d'une évolution spirituelle et rituelle liée à la croissance architecturale de certains sites, éclipçant la « mode » des « idoles » géantes ;
- un contexte « iconoclaste » à la fin du Ve millénaire, à la suite d'une « révolution » spirituelle ; le fait que les réemplois soient attestés tant sur des tombes à couloir parmi les plus anciennes (Barnenez) que sur les plus récentes (les Pierres-Plates à Locmariaquer) permet de supposer une discontinuité culturelle entre l'érection des stèles gravées et la construction des chambres à couloir.

### ***c – Les dolmens***

La construction de dolmens débute dans la première moitié du Ve millénaire avant notre ère (-4700 pour le plus ancien tumulus de Bougon dans les Deux-Sèvres), la plupart d'entre eux étant cependant édifiés entre la fin du Ve millénaire et la fin du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère sur la façade atlantique. Constitué d'une ou plusieurs grosses dalles de couverture (tables) posées sur des pierres verticales lui servant de pieds (orthostates), le dolmen est par un amas de pierres et de terre nommé tumulus ; un couloir donne accès à une ou plusieurs chambres funéraires.

Le cairn (amas artificiel de pierres) de Barnenez (Finistère) est ainsi constitué de deux parties et de onze chambres funéraires, la partie la plus ancienne de ce tumulus en pierres sèches datant de -4850 à -4450, ce qui en ferait la plus ancienne construction mégalithique continentale connue. Long de 72 mètres, large de 20 à 25 mètres et haut de près de 9 mètres, chacune de ses pièces est décorée par des symboles gravés d'outils, d'armes et d'animaux.

À Bougon, un premier tertre aux murs architecturés contient une petite chambre ronde en encorbellement ; un petit couloir y donne accès et une dizaine de squelettes et des offrandes s'y trouvaient depuis environ -4700 : Il s'agit de l'une des tombes les plus anciennes connues. Par la suite, la construction a été élargie et la fonction monumentale l'a emporté sur la fonction funéraire. Des offrandes étaient déposées à la base des parements extérieurs et les néolithiques venaient vénérer le monument qui les impressionnait par sa masse. À l'une des extrémités du tumulus, un nouveau tumulus a été construit, avec un dolmen à l'intérieur, vers 3 500 ans avant J-C. Sa chambre est couverte d'une dalle de trente deux tonnes ; une autre chambre est couverte d'une dalle de quatre vingt dix tonnes...

Le cairn de Gavrinis (aujourd'hui sur une île du golfe du Morbihan, mais rattachée au continent à l'époque de sa construction), d'un diamètre d'environ 50 mètres, renferme un dolmen à chambre unique et à couloir long de 14 mètres dont 23 des 29 dalles qui le composent sont ornées de

gravures ; construit vers -3500, il fut utilisé jusque vers -3000, époque où les structures légères en bois qui se dressaient devant sa façade furent incendiées et immédiatement recouvertes d'une masse de pierre et d'une chape de sable qui condamna l'entrée et transforma le cairn en monticule aveugle. Vers la même époque, des réalisations comparables furent édifiées en Normandie, dans le Poitou, en Irlande, en Angleterre et en Espagne.

#### ***d – Les complexes mégalithiques***

Il semble que les hommes du Néolithique ont édifiés des ensembles monumentaux constitués de différentes constructions, associant dolmens, pierres levées, cromlechs (cercles de pierres). Ainsi, la nécropole de Bougon associe plusieurs dolmens. Dans la presqu'île de Locmariaquer, l'étalement sur 2 km des gigantesques constructions mégalithiques depuis le nord jusqu'au sud a duré au moins mille ans ; en passant des menhirs géants abattus aux grands dolmens qui les ont remplacés, on peut se demander si ce vaste espace n'a pas constitué, pendant dix siècles, une unité reconnue, un vaste sanctuaire honoré malgré des transformations radicales. Non loin de là, l'ensemble mégalithique gigantesque de Carnac, constitué d'alignements de menhirs, peut être considéré comme la continuation de l'unité de Locmariaquer. Les alignements de menhirs, en particulier celui de Kermario, suivent une direction générale nord-est/sud-ouest et sont constitués de centaines de blocs allongés en granite de Carnac, aux formes singulières, plantés verticalement dans une fosse et maintenue par des pierres de calage ; quelques dessins de haches gravées peuvent être observés. L'extrémité occidentale de l'alignement de Kermario se terminait, après une montée depuis une vallée, au sommet d'une colline où était aménagée un vaste cercle de menhirs occupant toute la largeur de l'alignement ; dans ce cercle, à l'est, se trouve un dolmen dans son tertre ; cette structure apparaît à plusieurs reprises à Carnac (vers -4000).

Les alignements de menhirs d'Avebury (Wiltshire, Grande-Bretagne) font partie d'un ensemble monumental édifié entre -2900 et -2500 ; il comprend un grand cercle de menhirs bordé d'un fossé et encerclant deux doubles cercles de menhirs, point de départ de deux longs chemins sinueux et eux-mêmes bordés de plusieurs dizaines de menhirs, sur environ 3 km ; à 2 km au sud d'Avebury se dresse l'énorme tertre de Silbury Hill (40 m de haut et 160 m de diamètre) qui fait partie de cet ensemble cérémoniel.

Le célèbre cercle mégalithique de Stonehenge (Wiltshire, Grande-Bretagne), entouré d'un fossé circulaire, n'est un fait qu'un élément d'un vaste complexe aménagé en plusieurs phases entre -2950 et -1900. Au cours de cette longue période, le site n'a pas toujours eu la même fonction ni joué le même rôle ; le monument a été plusieurs fois repensé par les générations successives qui le modifièrent ou lui ajoutèrent de nouveaux éléments. Ce centre cérémoniel va être utilisé pendant tout le Néolithique final mais aussi pendant le Chalcolithique, jusque vers 800 avant notre ère. La fonction de ces colossales constructions, en particulier celle de Stonehenge, a donné lieu à de multiples interprétations, souvent ésotériques... Il est certain que leur édification a nécessité le concours d'une importante main d'œuvre, réunissant toute une communauté, nécessitant sans doute parfois l'aide des populations voisines, comme l'ont montré les expériences de déplacement d'un bloc de 32 tonnes conduites avec succès par Jean-Pierre Mohen à Bougon où la nécropole domine le territoire habité et exploité par une population qui y enterre ses morts ; en général, les constructions mégalithiques sont visibles de loin, marquant le paysage et le territoire d'une communauté. Il est également certain que les monuments mégalithiques, dont plusieurs étaient sans doute de vastes centres cérémoniels (Locmariaquer, Carnac, Stonehenge...), étaient orientés selon des axes solaires plus ou moins précis et parfois spectaculaires. Ainsi, à Newgrange (Irlande), une pierre décorée au-dessus de l'entrée du couloir est le sommet d'une ouverture qui laisse passer le matin du solstice d'hiver le rayon du soleil levant, lequel traverse le long couloir du dolmen et vient éclairer le motif de triscècle piqueté sur le pilier principal de la chambre sépulcrale, lieu le plus sacré. De même, Stonehenge était sans doute orienté en fonction d'un axe solaire, celui du lever du soleil lors du solstice d'été (hypothèse fréquemment évoquée) ou du coucher du soleil lors du solstice d'hiver (hypothèse plus récente mais qui apparaît assez vraisemblable) ; à la suite des fouilles de 2008, a été

émise l'hypothèse envisageant Stonehenge comme un grand sanctuaire religieux et thérapeutique, liée aux vertus curatives prêtées aux « pierres bleues » qui constituent l'ultime cercle du site (vers -2400 à -2200).

Si la dimension cosmique et solsticiale de Newgrange, où le triscèle évoque peut-être le mouvement continu du temps, est certaine, les orientations des dolmens et des autres monuments mégalithiques font également penser, tout comme les signes gravés et piquetés sur leurs pierres, à une déclinaison du calendrier solaire/lunaire, si important pour le monde rural, agricole et animale. Ils traduisent peut-être une vision cosmique, possédant un réel impact sur le rythme de la vie rurale, à laquelle les défunts des tombes mégalithiques prenaient part. Ils traduisent également (tout comme les opérations de trépanations et d'amputations) l'existence d'une curiosité scientifique certaine. Enfin, les monuments mégalithiques de l'Ouest européen, tous différents et appartenant à diverses catégories « typologiques », apparaissent avant tout comme l'expression de collectivités territoriales, l'équivalent de grosses unités rurales. Quelques exceptions cependant avec les concentrations de monuments ou de constructions grandioses comme celles du Morbihan avec Carnac et Locmariaquer, celles du Wessex avec Stonehenge et Avebury, par exemple : pour ces ensembles grandioses, les recherches révèlent des densités de structures telles que les exploits de traction et de mise en place des monolithes les plus spectaculaires vont de pair avec de très vastes étendues de monuments rituels, formant de gigantesques centres cérémoniels, impliquant la société des vivants et celle des ancêtres.

## 6 – Du Néolithique final à l'âge du bronze

La fin du Néolithique, que l'on situe vers -3000 au Proche-Orient et, en Europe, à partir de l'âge du bronze vers – 2000, semble avoir été marquée par une crise agricole et des problèmes de ravitaillement à laquelle la première désertification qui frappe le midi méditerranéen a sans doute apporté sa contribution. Les agriculteurs ont adopté de nouvelles techniques, introduisant la fumure et creusant des sillons dans leurs champs grâce à l'araire ; quand il pleut, l'eau s'écoule dans les sillons qui forment de petits canaux d'irrigation.

Le métal - en premier lieu, le cuivre - devient de plus en plus présent ; son développement est incontestablement lié à la défense des sites. Avec l'arrivée du métal, l'économie s'appuie vraiment sur la guerre ; on assiste alors à la maîtrise progressive du bronze qui résulte d'un alliage de cuivre et d'étain. Commence dès lors une course aux armements : mises à part les parures, les objets fabriqués sont des armes, des poignards, des hallebardes, des haches, des épées et des pointes de lance. Le site à gravures de l'Âge du Bronze ancien de la « Vallée des Merveilles » (site du Mont Bégo dans le massif du Mercantour, Alpes-Maritimes, début du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère) en est un exemple célèbre pour ses nombreuses représentations de poignards, de hallebardes et de haches ; on y voit également beaucoup de corniformes, des attelages de bovins tirant un araire. C'est l'époque où la néolithisation est peu à peu détournée au profit d'une civilisation « féodale » et guerrière, celle de l'âge des métaux ; c'est enfin l'époque où, selon certains archéologues (Jean-Paul Demoule, Jean Guilaine), l'homme a dévoyé le message du Néolithique (apport de la sécurité alimentaire avec la création de surplus, transformation de la nature vivante), devenant un loup pour sa propre espèce alors qu'il aurait pu créer un monde plus équitable... Ce passage s'effectue vers la fin du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Ainsi, le passage entre le Néolithique et l'âge des métaux correspond au passage entre un monde plutôt stable, contemporain d'un optimum climatique, à un monde régi par l'agressivité organisée.

Entre -3500 et -2500, le regroupement des populations se traduit par la formation des premières villes (Uruk) et des premières cités-États (Sumer dans le sud de la Mésopotamie). La première écriture structurée connue apparaît également à Sumer vers 3500 avant notre ère : c'est l'écriture cunéiforme - constituée de caractères en forme de coins (*cuneus*) gravés à l'aide d'un roseau taillé en

pointe appelé calame sur des tablettes d'argile fraîche séchées au soleil - qui fait entrer les hommes dans l'histoire...

### **Pour conclure... « Révolution néolithique » ou « néolithisation » ?**

La notion de « révolution néolithique » a été proposée dans les années 1920 par l'archéologue australien Vere Gordon Childe ; elle fait référence à un changement radical et rapide, marqué par le passage d'une économie de prédation (chasse, cueillette) à une économie de production. Toutefois, les recherches actuelles obligent à nuancer ce concept de « révolution ». Le processus fut très lent et s'étendit sur plusieurs millénaires, entre les premières traces de sédentarisation, le développement de l'agriculture et de la céramique. En outre, le processus n'a pas été systématique, des populations ayant pu connaître la sédentarisation et même la céramique sans forcément basculer dans l'agriculture. La sédentarisation tout comme l'agriculture apparaissent avant tout comme des choix culturels, la chasse demeurant toujours une activité importante de même que, sans doute, la cueillette. Enfin, la néolithisation n'est pas née au Proche-Orient pour essaimer dans le reste du monde : plusieurs foyers de néolithisation indépendants les uns des autres sont apparus entre -10 000 et -5 000 en différents endroits (Proche-Orient d'abord, en Amérique, en Chine, et en Nouvelle-Guinée). Sa diffusion ne s'est pas faite selon un processus mécanique mais plutôt selon des rythmes variés (modèle « arythmique »). Il convient donc de parler « d'évolution » et de « néolithisation » et non de « révolution néolithique ».

Enfin, on peut mettre en évidence des adaptations différentes au milieu selon les régions. Ainsi, tandis qu'un système « urbain » se construisait au Proche-Orient, les hommes néolithiques de l'Ouest européen et de la façade atlantique, guidés par des « rois », des « chefs religieux », des « architectes » ou des équivalents ont bâti un système territorial dont l'expression la plus spectaculaire sont les monuments mégalithiques.